

CASSIERS Léon

ENVERS ET CONTRE LA VIOLENCE

A.I.E.M.P.R GENT Février 2005

Une véritable synthèse des remarquables exposés entendus durant ces deux journées ne me paraît guère possible. La variété des points de vue proposés s'y oppose déjà. En outre, il s'agit souvent de textes de travail présentant une étape encore inachevée de la réflexion des auteurs. La véritable synthèse et les conclusions seront donc réservées au congrès qui nous réunira à Strasbourg en juillet 2006.

Il me revient plutôt de rappeler ici les moments forts de notre rencontre, les chemins déjà parcourus, et les dérives à éviter pour Strasbourg. Cet exercice est suffisamment périlleux pour que j'en appelle à votre indulgence, et en particulier à celle des auteurs que j'aurai peut-être mal compris.

Ma difficulté à comprendre se marque dès le titre du Congrès : "Envers et contre la violence". Personnellement je le traduis dans les questions suivantes :

"Les religions sont-elles une manière de contenir et d'organiser la violence des humains ?"

"Les religions sont-elles au contraire une des sources de la violence humaine ? A tout le moins un excellent prétexte pour l'exercer et la justifier ? "

"Comment des religions dont le message prêche essentiellement l'amour des hommes entre eux ont-elles pu encourager divers massacres ?"

"Par leurs prétentions dogmatiques et normatives morales, les religions exercent-elles une violence sur leurs fidèles ? Comment concilier la nécessaire institutionnalisation des religions, et la pression que toute institution exerce sur la liberté des personnes ?"

Vous pourriez, je le suppose, donner encore divers autres contenus au titre général de nos travaux. Vous l'avez fait, d'ailleurs. Certains ont souhaité, très légitimement, remonter aux sources premières de notre violence d'humains. Le résumé de ces idées formera le premier chapitre de cette "synthèse". Le deuxième chapitre reprendra les idées exposées par d'autres sur certaines sources psychiques de la violence, que d'autres ont exposé. Le troisième analysera la question de la violence telle qu'elle est gérée au sein même de certaines religions.

1. Sources générales de la violence.

L'hypothèse la plus simple concernant la source de la violence humaine est biologique, liée à l'observation animale. R. Querinjean nous a rappelés dans cette ligne les propositions de K. Lorenz. Une des lois fondamentales du monde biologique, et qui commande l'évolution des espèces, est que le plus fort ou le plus adapté l'emporte sur les autres vivants. Les mutations génétiques qui se maintiennent au sein d'une espèce sont celles qui lui assurent une suprématie dans un milieu donné, et lui permettent de contenir ou d'éliminer la concurrence. La même tendance se retrouve en chaque individu, qui tente d'assurer sa survie sans prendre en compte la survie du voisin. La "solidarité" qui règne au sein des espèces vivant en groupe n'est jamais qu'une "solidarité de l'espèce" sans prise en compte des individus pour eux-mêmes. Dans cet esprit, la violence est une contrainte biologique naturelle à laquelle personne n'échappe. Au point, nous a rappelé R. Querinjean que de Spinoza à H. Atlan, les penseurs attachés à ces idées mettent sérieusement en doute l'exercice d'une possible liberté, même chez l'humain.

Ces idées sont séduisantes, et séduisent actuellement de nombreux chercheurs en neuro-psychologie. Elles n'en sont pas moins quelque peu simplistes. Sans entrer dans le détail de la discussion, nous l'indiquerons par deux questions. La première concerne la violence intraspécifique, entre individus de la même espèce. Dans la plupart des espèces, comme chez les loups par exemple, elle se règle par des conduites de soumission, et non par le meurtre. Chez certains singes, par des conduites d'excitation sexuelle réciproque, etc. Or chez l'homme, qui se trouve au sommet de l'évolution, de telles régulations instinctives favorables à la survie de l'espèce semblent bien avoir disparu. Elles y sont remplacées par des lois, et singulièrement par la loi fondatrice de toute société humaine : le tabou du meurtre. Il s'agit bien d'une loi et non pas d'un instinct, comme l'indique le fait que cette loi connaît toutes sortes de limites et d'adaptations conventionnelles selon les cultures. La seconde question est le corollaire de ce premier constat : les humains se préoccupent de leurs handicapés, de leurs malades, de leurs vieux, alors que dans aucune société animale on ne voit les enfants prendre en charge les générations qui les précèdent. Faut-il en conclure que humains sont dégénérés ? Certains sont tentés de le faire. Avec bien d'autres, j'y vois la conséquence de ce que les humains construisent des systèmes symboliques qui viennent recouvrir et réinterpréter les pulsions instinctives, en les transformant très profondément, parfois en leur inverse.

Sans développer ce problème plus avant, nous sommes ainsi renvoyés aux sources psychiques de la violence.

2. Les sources psychiques de la violence.

a) Le narcissisme primaire.

Le Dr J. Van Habost, à partir de son expérience des cures psychanalytiques, nous a décrit diverses formes de la violence. Il en a tracé les sources dans les blessures narcissiques primaires, c'est-à-dire dans la violence préœdipienne rencontrée par certains au stade de la constitution du sujet psychique. C'est sa propre subjectivité que le sujet sent alors menacée et fragile. Envahi par son angoisse de ne pouvoir contenir sa propre violence, le sujet peut y réagir par l'inhibition ou la limitation de son propre psychisme, tout comme il peut s'en prendre à autrui dans le passage à l'acte.

Il me semble que les réflexions plus descriptives d'expériences de la vie courante, présentées par N. Gripekoven au nom du groupe dont elle fait partie, vont tout à fait dans le sens des mêmes intuitions. Elle souligne l'ambivalence du sujet qui, pour asseoir son identité, doit à la fois la demander aux autres et s'opposer à ceux-ci dans sa différence. Les relations primaires avec les parents, lorsque ceux-ci ne peuvent accepter cette ambivalence et apprendre à l'enfant à la gérer, sont clairement indiquées comme la source d'une mauvaise gestion de la violence chez l'adulte. Les exposés de R. Querinjean et de J. Van Habost sur la gestion de la violence au sein de la relation thérapeutique, et ceux de N. Gripekoven plus orientés vers la relation éducative nous ont apporté de nombreuses idées très intéressantes et parfois très novatrices sur la clinique de la violence. J'y associerais l'exposé de Mayalen de Recondo nous relatant les difficultés rencontrées à vouloir secourir la souffrance des toxicomanes. J'ai beaucoup apprécié cet exposé lucide, courageux, et parfois même émouvant, qui me rappelait les temps où je m'occupais de thérapeutique.

Nous devons cependant reconnaître que nous sommes restés ici éloignés des relations qui se nouent entre violence et religion. Ces travaux marquent une étape transitoire du travail. Peut-être pouvons-nous espérer que, pour notre congrès de 2006, soit décrit dans la clinique le rôle des croyances et engagements religieux dans ces questions concernant la violence et sa gestion. A moins que, de ce côté, les religions n'aient aucun rôle à jouer ?

b) Mythologie biblique et mythologie psychanalytique.

Je reconnais sans peine que l'exposé de M. Vaucher m'a séduit. Il fait le lien entre le récit biblique de Caïn et Abel, en tant que récit mythique qui ouvre à une intelligence sur les fondements de la violence humaine, et ce qu'elle appelle justement la mythologie psychanalytique qui en permet une lecture éclairée par la psychologie moderne des profondeurs. Je me permets d'en rappeler ici les lignes conductrices, telles que je les ai comprises.

L'enfant vit la séparation d'avec sa mère comme une catastrophe, de surcroît arbitrairement imposée. Il va s'efforcer de maîtriser le double mouvement d'amour et de haine qui le lie à cette mère par les moyens psychiques auxquels il accède progressivement. Abel y devient l'image de l'enfant idéalement désiré par la mère, image à laquelle Caïn ne peut plus accéder car il s'y perdrait lui-même. Abel peut ainsi devenir le double extérieur, le frère trop aimé par la mère, dont le meurtre restaurera l'accès à celle-ci. Mais Abel est aussi le père, autre image du désir de la mère, mais qui la protège et impose sa loi. Il renvoie ainsi Caïn vers la sexuation, vers le langage, et vers la Loi, qui le protège lui aussi. Ces permutations successives de l'amour et de la haine trouvant leur source première dans le lien à la mère me paraissent particulièrement éclairantes face à l'expérience clinique.

Je m'écarte un peu ici de l'idée que Caïn, ou l'enfant, accepte d'accéder au langage et à la sexuation parce qu'il renonce à la mère dont le chemin d'accès lui est barré. Je pense qu'au contraire, il accepte cette voie qui lui est proposée parce qu'il continue d'espérer retrouver, par ce chemin symbolique, l'accès à la maîtrise de l'amour de la mère, même s'il s'y illusionne.

Il reste que le sujet se trouve plongé dans le manque. Ce manque, ce qui est perdu, M. Vaucher y voit le lieu du sacré, nous pourrions dire du religieux ou de la religion. Place du renoncé auquel on ne renonce jamais tout à fait, puisque les rituels religieux nous permettront d'en dire et d'en éprouver quelque chose. Sans doute était-ce qui irritait Freud et le conduisait à sa critique de toute religion : nous n'avons pas renoncé tout à fait !

Il m'a semblé que, par la lecture qu'elle nous proposait du mythe de Caïn et Abel, M. Vaucher nous plaçait au cœur de l'ambivalence amour-haine qui habite l'humain, et qu'elle y reliait les sources du religieux. Peut-être pouvons-nous mieux entrevoir, grâce à cet exposé, comment les religions, ainsi que nous le montre l'histoire, oscillent sans cesse entre ces deux pôles. De toute manière, nous étions ici au centre de notre sujet.

3. Les religions comme source ou frein à la violence humaine.

Notre thème central, pour le congrès, est bien de chercher à mieux comprendre en quoi les religions jouent comme source, ou au contraire comme frein de la violence humaine.

Nous avons été introduits de manière passionnante à la complexité de cette question par F. Rognon. En nous exposant son analyse si bien documentée et si fine des croyances Kanak, il nous a ouvert des horizons inconnus de la plupart d'entre nous. Il nous a également indiqué que la question trop générale du rôle des religions était peu pertinente. Il faut,

pour comprendre, analyser les mythes fondateurs de chaque religion et percevoir leurs conséquences sur la vie des communautés humaines. Ainsi, le culte des ancêtres attachés au sol, dans la culture Kanak, interdit-il les guerres de conquêtes territoriales : il ne servirait à rien de posséder un nouveau territoire protégé par les ancêtres de ceux qu'on en aurait chassé.

Autre trait, qui permet une catharsis de détente par rapport aux règles, par ailleurs très contraignantes, de la vie sociale : deux ou trois fois par an, les ancêtres sont appelés comme complices, protecteurs, voire inspireurs de fêtes carnavalesques au cours desquelles sont autorisées de multiples transgressions des normes, entre autre d'interdits sexuels.

Par ailleurs, le fait de pouvoir récuser les mânes des ancêtres qui auraient mal protégé la communauté des malheurs pour les remplacer par de plus récents confère aux croyances religieuses une grande souplesse et permet même de s'adapter éventuellement aux ancêtres des conquérants occidentaux. Force ou faiblesse ?

F. Rognon ne nous l'a pas dit explicitement, mais il a, me semble-t-il, ouvert indirectement la question de savoir si le mythe fondateur monothéiste d'un dieu unique, créateur de l'ordre et support de toute vérité, ne portait pas en lui le risque d'être une source de violence plutôt que de contribuer à la freiner ?

Cette question est posée sous un autre éclairage par H. Auque lorsqu'il pointe le risque inévitable de violence qu'entraîne une religion qui prétend détenir à elle seule toute la vérité. Mais H. Auque va plus loin : il met en question, dans la foulée de cette affirmation, la prétention des religions institutionnalisées que nous connaissons de gérer toute la vie morale et d'exiger comme une normalisation de la pensée de ses fidèles. Il soulève ainsi la question des Eglises en tant qu'institutions. Il ne va pas plus loin à ce jour, et nous laisse devant cette question. Une religion sans institution est-elle possible ? Une institution religieuse sans violence est-elle possible ?

Avant de vous laisser sur cette question ouverte, je tiens à rappeler quelques moments qui ont détendu l'atmosphère en atténuant notre sérieux très intellectuel.

Côté humour, l'exégèse du citoyen lambda proposée par N. De Grox nous a rappelés avec bon sens la place du tiers dans la Bible. J'ai cru lire quelque stupéfaction dans les yeux des spécialistes, mais la Bible n'est-elle pas faite pour tous ? L'humour sous la forme à la fois surréaliste et terre à terre que nous lui connaissons a conduit notre ami J. Hendrickx à nous proposer par petites touches un tableau impressionniste des mille et une petites violences qui émaillent le quotidien de nos vies. Nous sommes

des gentils, si gentils, si ouverts et si libres que nous revendiquons le droit de tout exprimer. Mais sommes-nous capables de tout entendre ?

Enfin, je terminerai sur une note plus grave, mais essentielle : le groupe représenté par J. Delforge nous rappelé la place des victimes. Les témoignages de ETTY HILLESUM, des moines de Thibirine et de Geneviève de Gaulle nous disent comment on peut survivre, confronté à la pire violence des humains. Ils nous disent que leur communauté de référence, l'attention aux autres victimes et même aux autres, les bourreaux, tous présents dans le désir de Dieu ont été pour eux des chemins du salut de leur humanité, malgré l'horreur. Dans notre congrès, nous devrions aussi faire place aux victimes.

© AIEMPR.org